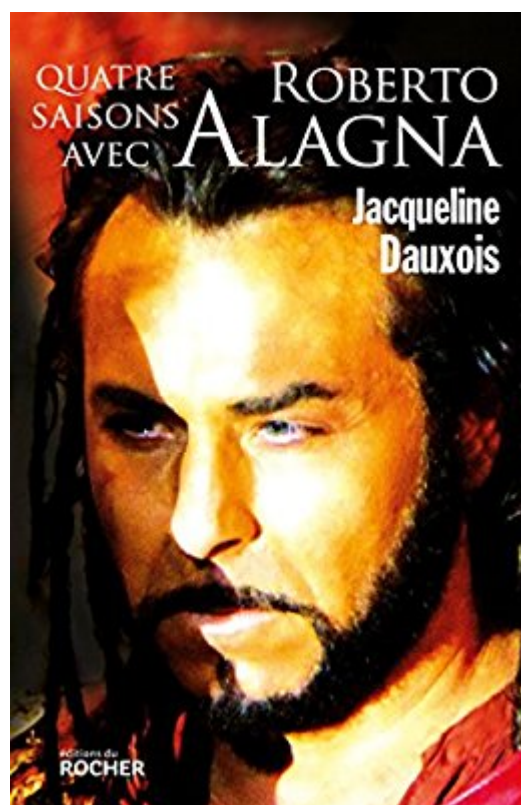


LIVRES, annonce. Quatre saisons avec Roberto Alagna par Jacqueline Dauxois (Editions du Rocher)

LIVRES, annonce. Quatre saisons avec Roberto Alagna par Jacqueline Dauxois (Editions du Rocher). En s'appuyant sur des entretiens avec le célèbre ténor français, notre Kaufmann à nous, qu'elle a suivi pendant dix-huit mois, l'auteure trace le portrait du chanteur, sicilien de cœur et d'âme, c'est à dire entier, passionné, perfectionniste. Proche de l'interprète, au coeur du mystère de sa voix, elle décrit sa méthode de travail et ses recherches sur ses personnages : Alfredo, Manrico, Mario, Werther, Don José, surtout

Otello, récent grand défi (le visuel de couverture, Chorégies d'Orange 2014, le souligne particulièrement)... En 30 années de carrière et 60 personnages, **Roberto Alagna** (né à Saint-Denis en 1963) a marqué l'histoire de la scène lyrique. Sa récente signature chez Sony classical ce 29 janvier 2017 montre que, après avoir signé chez Deutsche Grammophon, l'interprète reste un acteur majeur de la scène opératique internationale. Se dédiant sans compter pour les grands rôles romantiques mais aussi les héros moins connus de l'opéra français... L'auteure évoque également sa carrière et ses différents rôles interprétés. La proximité et l'admiration souvent débordante pour son sujet, permet une immersion dans le creuset d'une



voix mémorable qui est aussi portée par une personnalité attachante voire irrésistible. Voici un texte très subjectif, volontiers apologique mais qui reste intéressant tant il dévoile depuis les coulisses et les séances préparatoires, le processus de travail du chanteur. L'homme se précise comme l'artiste se démasque dans une série de sessions captivantes, réflexions, interrogations, approfondissement. Roberto le divo donne tout pour faire vivre ses personnages. Magnifique témoignage. Prochaine grande critique dans le mg cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM. [Editions du Rocher](#) / Parution : début février 2017. 264 pages.

DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot (Chailly / Lehnhoff, 2015)

DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot (Chailly / Lehnhoff, 2015). UNE TURANDOT VISUELLEMENT EXPRESSIONNISTE DANS LA VERSION COHERENTE DE BERIO... Temps fort de la saison 2014-2015 de la Scala, cette Turandot façon Chailly et surtout Nikolaus Lehnhoff inaugurait l'Expo universelle 2015 à Milan. Les moyens (importants) étaient donc investis – image milanaise oblige- pour réussir d'abord une méga production, au service d'une partition qu'ici même, Toscanini créait avec une passion devenue à juste titre légendaire.



C'est donc Hollywood qui s'invite en Chine. Riccardo Chailly, réfléchi et soucieux de cohérence, enchaîne le dernier acte, – laissé inachevé par Puccini, selon la conclusion qu'en donne Luciano Berio.

Créé à Amsterdam, la production s'invite donc à Milan, ici en mai 2015 – filmée par Decca : nuit de cauchemar où triomphe le rouge omniprésent (mur de la cité interdite, sang versé depuis que la princesse vierge énonce victorieusement ses énigmes à tous ceux, jeunes princes, qui osent la demander en mariage...) ; s'y dessinent aussi d'étranges figures en costumes mi SYFY mi historiques, donnant l'impression d'assister à un volet inédit de Star Wars.

En rien gadget, mais dramatiquement juste, la mise en scène de Nikolaus Lehnhoff confirme l'intérêt du travail défendu aujourd'hui par le metteur en scène : il analyse et met en lumière le passage et la métamorphose, de la vierge pétrifiée à la femme amoureuse, qui « ose » toucher le prince Calaf en fin d'action, car enfin humanisé, elle devient incarnée, ressuscite dans son corps enfin visible (avant, caché par une immense robe blanche d'une échelle suprahumaine), entité enfin humaine et désirante, reconnaissante à celui qui a décrypté ses énigmes, la libérant du fardeau pétrifiant qui la maintenait sphynge impénétrable mais douloureuse, prisonnière de sa propre promesse faite à son aïeule violée. De ce point de vue, le metteur en scène rétablit l'équilibre d'un drame qui laissé par Puccini, et malgré les rustines demandées par Toscanini à Alfano, souffrait de la maladresse de son ultime séquence. Or tout est là : le sujet central de l'oeuvre orientale de Puccini, réside dans ce passage de la pétrification à l'humanisation. En cela, Lehnhoff a bien joué.

Côté chanteurs, saluons la belle caractérisation des 3 ministres mandarins, huissiers usés par le protocole, dans leur superbe scène qui ouvre l'acte II : Ping (Angelo Veccia : le plus ardent, mordant), Pong (Blagoj Nacoski) et Pang (Roberto Covatta)



présents, complices, vivants. Ils font trois arlequins revisités, très justes, car leur costumes ici citent la référence littéraire de l'opéra de Puccini, Gozzi. Notons le très crédible **Timur d'Alexander Tsymbalyuk** qui fait un roi des Tartares noble, mais blessé. A ses côtés, la jeune esclave qui guide sa cécité, **Liù trouve en Maria Agresta une âme généreuse**, et surtout déterminée en première amoureuse de Calaf ; la noblesse autodéterminée du personnage est rarement aussi bien exprimée.

Aleksandrs Antonenko a belle allure et vaillance communicative : son Calaf est volontaire – aux aigus parfois tendus et tirés, mais très expressifs, en somme l'agent rêvé pour Turandot et sa transformation finale.

Dans un rôle qu'elle a déjà chanté à Stockholm dès 2013, puis après Milan à New York et Zurich, la suédoise wagnérienne **Nina Stemme** affirme un métal sûr aux aigus ronds et chauds, ce qui renforce une incarnation croissante, idéale pour la transformation de la princesse, d'abord marmoréenne, virginale et hiératique (scène des énigmes au II), puis de plus en plus humaine, amoureuse, attendrie (III).



En plus de l'intonation crédible, la cantatrice ne manque pas de puissance, d'autant que le geste de **Ricardo Chailly** recherche souvent le décibel en place de l'atmosphère. Pour son retour sur la scène

scaligène, le chef pourtant capable de nuances, force souvent le trait, exacerbant certains rapports et plans, qui au final offrent une sonorité opaque : l'orchestre couvre les voix du plateau, et souvent dans la fosse, les cuivres submergent littéralement le tapis des cordes. Cependant, le chef lyrique se dévoile au fur et à mesure et l'on aurait tort de rester sur la première impression : le constat de départ est bientôt nuancé grâce à la forte caractérisation que le maestro insuffle à chaque séquence : nerf glaçant voire terrifiant quand paraît la divine vierge du haut de son rempart de sang au II; puis, au III, direction plus souple, selon les méandres du duo Calaf/Turandot dans l'acte de Berio (créé par Chailly dès 2002). C'est le bénéfice de cette version « moderne », c'est à dire XXè : Berio s'immisce dans la psyché des deux amants dévoilés, écartant le décorum des deux premiers actes, surtout le kitsh de la version Alfano / Toscanini : il en résulte deux coeurs nouvellement révélés, fiancés dont le murmure fusionnel recouvert, exprime idéalement cette couleur intimiste, intérieure, « tristanesque », que Puccini avait en tête en laissant inachevé son dernier drame lyrique. Convaincant et captivant.



DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot. 1 dvd DECCA 074 3937 – Opéra en trois actes et cinq tableaux (inachevé) □ Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni d'après Carlo Gozzi □ Version de Luciano Berio créée en 2002. Enregistré à Milan, Teatro alla Scala, en mai 2015

Nina Stemme, Turandot

Alexander Tsymbalyuk, Timur

Maria Agresta, Liù

Aleksander Antonenko, Calaf

Carlo Bossi, Altoum...

Orchestre et Chœur de la Scala de Milan

Riccardo Chailly, direction

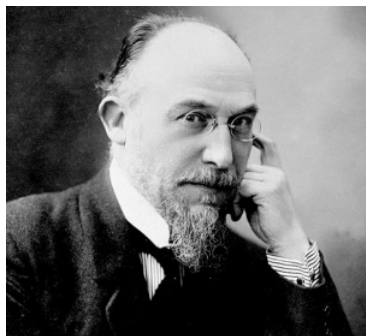
Nikolaus Lehnhoff, mise en scène

LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017)

LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017). A partir de l'inventaire des objets de son « antre » à Arcueil, laissés intacts après sa mort (dont 2 pianos inopérant et les fameux 14 parapluies identiques), catalogue des biens transmis par Milhaud, l'auteur reconstitue le caractère et les événements ayant découlé sur cette accumulation poussiéreuse qui ne cesse d'interroger... Comment Satie en est arrivé là ? Que s'est-il passé dans sa vie pour devenir cet original absolu, indolent au sourire lointain que sa timidité faisait passer pour un arrogant mutique ? Le style cultive comme la musique de cet indiscipliné déterminé, le silence, la lenteur, l'ennui. On pénètre dans les arcanes d'une sensibilité sans équivalent alors, où à rebours de la conformité hypocrite et lâche (incarné par le Conservatoire qu'il quitte à 2 reprises), le compositeur pense le monde et le sens même de l'art musical en actes de pure poésie. C'est un pianiste pourtant reconnu, doué d'un son exquis, mais dont les humeurs et la nonchalance affichée déplaisent aux tenants de l'autorité et du goût officiel. Eric est devenu Erik, avec un « k », tel est l'auteur qui se veut rebelle viking contre la société bien pensante.



Solitaire et jaloux de son intégrité artistique, Erik Satie a trente-quatre ans. en 1901... Sans ressources et sans avenir professionnel, il délaisse Montmartre et l'auberge du Chat Noir pour une chambre de banlieue sordide où, coincé entre deux pianos désaccordés, il boit autant, ou plus, qu'il compose.



Sans complaisance pour la médiocrité collective qui l'environne, Satie se dresse ici dans un portrait taillé en facettes, comme un gemme à l'esprit moqueur et la formule mordante. L'auteure mêle le ton de l'essai biographique et aussi la liberté d'un scénario libre qui néanmoins, scrute

son sujet et son modèle avec une passion millimétrée, toujours soucieuse de vérité ; car toucher à l'essence du mystère Satie reste un défi de taille... Prochaine grand critique dans **notre [mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM](#)**

LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017). **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2017**

Lecture & rencontre

Lecture du livre « Les parapluies d'Erik Satie », et rencontre avec l'auteure, Stéphanie Kalfon à [PARIS, Maison de la poésie, samedi 4 février 2017 – De 20h à 21h30](#). Réserver votre place :

<http://paris.by-night.fr/soiree/stephanie-kalfon-les-parapluies-d-erik-satie.html>

Pour [réserver](https://poesie.shop.secutix.com/selection/event/date?productId=634844604) : <https://poesie.shop.secutix.com/selection/event/date?productId=634844604>

CD, compte rendu critique. MENDELSSOHN : Elias, 1846 (Hengelbrock, 2016, DHM)

CD, compte rendu critique. MENDELSSOHN : Elias, 1846  **(Hengelbrock, 2016, DHM).** Après le succès remporté par son Paulus, Felix Mendelssohn (1809-1847) compose son dernier grand chef-d'œuvre, l'oratorio Elias, en 1846. Le livret s'appuie sur le portrait que fait le récit biblique du prophète Élie, au premier livre des Rois, ainsi que sur d'autres textes bibliques (Esaïe, Psaumes, ...). Personnage d'une vraie dimension épique, passionné et volontaire, Élie évolue au fil de l'oratorio gagnant en confiance, se révélant à lui-même et prenant conscience de sa foi dans un rapport de plus en plus sobre et intense à Dieu (idéalement exprimé dans les citations à la flûte et surtout et au hautbois : arioso « Ja, es sollen wohl Berge weichen »., dans l'acte II)... Créé au festival triennal de musique de Birmingham (avec pas moins de 400 exécutants), le drame édifiant, est joué chaque année de 1840 à 1930 lors du Three Choirs Festival. Il faut une grande expérience des effectifs importants et aussi un sens de la dentelle instrumentale autant que vocal (chez les chœurs que chez les solistes) pour réussir l'interprétation de ce défi dramatique et sacré. Inscrit dans l'avant dernière année de la courte carrière de Mendelssohn, l'ouvrage ainsi conçu dévoile les dernières recherches du génial Felix, conteur épique autant que fin portraitiste : le portrait d'Elie/Elias revêt dans le cours de l'action, une humanisation de plus en plus admirable, vertueuse et lumineuse. La progression en est l'élément moteur. L'humain et le divin, l'histoire et la prière individuelle se résolvent et fusionnent dans cette vaste peinture musicale particulièrement ciselée.

En témoignent aux côtés des airs du héros, les sections dévolues surtout dans la partie 2, à la soprano (« Höre

Israel » air inaugural qui est le plus long : plus de 5mn), et au ténor.

Après l'ouverture fuguée à la Bach, se succèdent en une narration libre et animée, 42 numéros qui racontent le défi du prophète Elie lancé à la face des prêtres de Baal: le héros, en saint miraculeux y guérit le fils d'une veuve, et critique sans ménagement le roi d'Israël, Ahab, comme il réprimande la reine Jézabel. Mais celle-ci soulève son peuple contre le suractif prophète... qui démontre sa filiation divine et miséricordieuse en obtenant la pluie tant espérée (elle n'était pas tombée depuis 3 années), sur le Mont Carmel. Elie, ardent défenseur et proclamateur du monothéisme en des temps chaotiques et barbares, incarne aussi la détermination provocatrice de l'homme désireux d'élever ses semblables: le Prophète n'hésite pas à secouer la somnolence du peuple élu: "Jérusalem, toi qui tues tes prophètes!". En cela, Elie préfigure cet autre prophète, Jochanaan, qui lui aussi châtie sans mesure l'impie, la corruption, la paresse, tous les vices de ses semblables... Ayant achevé son oeuvre, Elie rejoint le ciel sur un char de feu, au moment où le chœur admiratif entonne un hymne en l'honneur de cet homme admirable qui sut leur montrer la voie par ses actions de grâce.



SUBLIME FRESQUE CHORALE. D'un bout à l'autre, l'écoute se nourrit d'un sens dramatique de grande qualité, grâce au chœur épatant, à l'orchestre sur instruments d'époque, l'un des meilleurs actuellement et indiscutable même dans ce répertoire germanique romantique du milieu XIX^e : **Thomas Hengelbrock** ne fait pas qu'accompagner et planter le caractère de chaque section : l'orchestre défend de bout en bout une suractivité riche en contre

champs qui ourle et nimbe toute la construction dramatique, fouillant l'expressionnisme de toutes les parties, aussi

diversifiées soient-elles, pour le chœur, les courts récits des solistes, leurs airs plus développés... Direction équilibrée et claire, éloquente et détaillée, pourtant très allante et douée d'une souple motricité, le geste de Thomas Hengelbrock peut compter sur les ressources superlatives de ses équipes **Balthasar Neumann Ensemble**, – orchestre et chœur. Le maestro fait merveille par son intelligence sonore, sachant vaincre le défi des étagements et des pupitres démultipliés : groupes de solistes, solistes, chœur, orchestre. Jamais le nombre n'épaissit la riche texture. Le quatuor des solistes au II (41.a) est de ce point de vue, le plus réussi : d'une transparence incarnée, en cela proche du sentiment qui habita Berlioz, témoin de la reprise du drame en 1847 : frappé et saisi par le sentiment de recueillement et de ferveur sincère qui émane d'Elias.



La ferveur électrique, grandiose et sublime sans jamais de solennité ni de pompe d'un Mendelssohn finalement très schumannien, se déploie ici dans un théâtre sacré qui exalte la tendresse et comme Schumann, un élan de l'âme, viscéralement ascendant, de plus en plus solarisé. Le relief des personnages est indiscutable, même si l'on dénote ici et là, un essoufflement voire un style ampoulé dans l'abattage linguistique (chez la basse **Michael Nagy**, en particulier dans son air du II: « es ist genug »). Mais au fil de la prise, son intonation trouve l'énoncé juste, de plus en plus assuré. A ses côtés : la soprano **Genia Kühmeier** (timbre habité, cuivré et souvent justement halluciné, constamment sincère, en ce sens le plus bouleversant), la mezzo ardente, articulée (vrai modèle à ce niveau : [son dernier cd Farinelli est un must](#)), [Ann Hallenberg](#) enthousiasment et hisse le niveau à son plus haut. Le verbe frémit et les séquences avec le chœur sont remarquables de précision en dynamiques et engagement. Mais

c'est assurément au niveau de l'orchestre que les pépites se révèlent les plus nombreuses : couleurs, accents, nuances, contours des alliances de timbres, suggestion du tissu symphonique sont autant d'aspects qui montrent tout ce que le Schumann de Faust ou La Peri, doit à l'olympisme fervent, tendre et éblouissant de Mendelssohn. Voici l'un des enregistrements d'oratorio romantique germanique récent – avec le récent [Manfred de Schumann par Fabrizio Ventura](#), parmi les plus convaincants de ces dernières années. Chaque détail sert au souffle général, révélant la lyre exaltée, hallucinée et infiniment poétique des Romantiques d'Outre-Rhin. Une révélation assurément. D'où notre **CLIC découverte de février 2017** pour cet enregistrement en tout point remarquable.



FELIX MENDELSSOHN: ELIAS

2 CD DHM, DDD, 2015 – 4686880 – Enregistrement réalisé au Konzerthaus de Dortmund, en janvier 2016

MICHAEL NAGY, Elias
LOTHAR ODINIUS, Ahab/Obadjah
GENIA KÜHMEIER, Witwe
ANN HALLENBERG, Königin
BALTHASAR-NEUMANN-CHOR & -SOLISTEN
BALTHASAR-NEUMANN-ENSEMBLE
THOMAS HENGELBROCK, direction

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-schumann-manfred-ventura-1-cd-ars-produktion-2015/>

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-farinelli-a-portrait-un-portrait-par-ann-hallenberg-aparte-2011/>

CD, compte rendu critique. Alessandro Scarlatti : Messa Clementina (1703); Le Parnasse Français (1 cd Paraty, 2014)



CD, compte rendu critique.
Alessandro Scarlatti : Messa
Clementina (1703); Le Parnasse
Français (1 cd Paraty, 2014).
Voilà plus de 6 années que le
chef **Louis Castelain** a créé son
propre ensemble, **Le Parnasse
Français** afin en particulier de
restituer des partitions
oubliées en création mondiale.
Voici donc **la Messa Clementina
dédiée par Alessandro Scarlatti**

au pape Clément XI en 1705, jouée ici selon les indications du manuscrit autographe analysé et élucidé depuis le lieu où il est conservé, la Bibliothèque Vaticane. Soit 5 voix (7 pour l'Agnus Dei), quand l'ordinaire des messes de l'époque exigeait plutôt 4 voix, mais le style contrapuntique est clairement Renaissance, un archaïsme qui tranche avec la réputation du Scarlatti connu pour sa modernité en ce début XVIII^e. Pourtant le Napolitain ne fait que se conformer à l'esprit du lieu dans lequel les chantres sont destinés à chanter sa messe : la chapelle Sixtine, chapelle privée du pape, où le rituel de la dévotion pontificale s'inscrit dans le respect de règles traditionnelles éditées depuis Palestrina à la fin du XVI^e. C'est la raison pour laquelle les interprètes ici chantent de Palestrina: *Tu es Petrus* et

Surrexit pastor, bonus, deux motets détenteurs et conservatoires de l'orthodoxie palestrinienne (stile osservato, soit un chanteur par voix), à ce titre toujours chantés à l'époque de Scarlatti et pendant tout le XVIII^e.

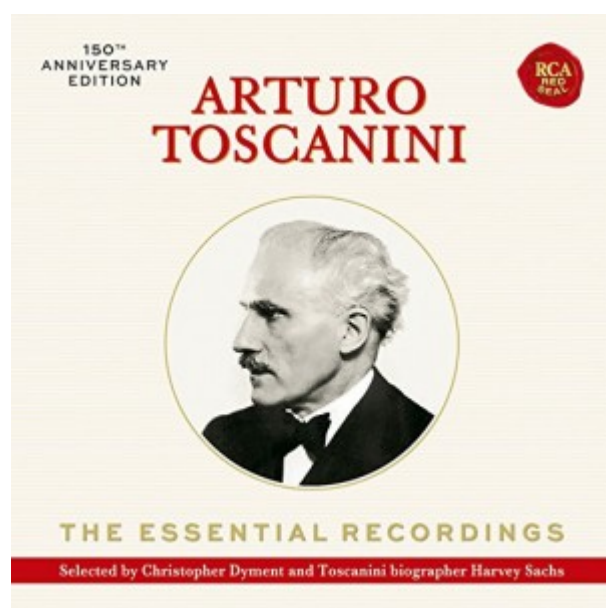
MAÎTRISE ROMAINE DE A. SCARLATTI... L'interprétation montre combien le fougueux Baroque se plie avec une sobriété inspirée admirable au moule romain : comme engagé par le sujet qu'il sert, Scarlatti explore même un contrepoint particulièrement raffiné pour exprimer la pureté irradiante des Séraphins chanteurs regroupés autour du trône céleste. Le style ancien signifie l'immutabilité du pouvoir divin et bien sûr, la pérennité de l'église qui en a recueilli l'autorité. Comme Monteverdi composant ses Vêpres à la Vierge entend faire la démonstration de son génie musical, entre style ancien et moderne, Scarlatti offrant une nouvelle messe au Pape, entend obtenir des commandes nouvelles voire un poste au Vatican.

Il sait aussi varier et unifier les séquences grâce au recours à une architecture tonale, qui renouvelle totalement le cadre ancien spécifiquement modal. Mieux : propre à son sens du verbe et du théâtre linguistique, Scarlatti va jusqu'à caractériser avec passion et expressivité, certains mots du texte latin qui lui semble important (*miserere nobis* dans le Gloria ou *resurrectionem mortuorum* dans le credo). On retrouve le même sens du théâtre – tentation baroque, appliquée au texte sacré, en particulier dans **le motet *Salve Regina***, où la surenchère des dissonances et chromatismes est comme justifiée car sciemment utilisée ; ils expriment l'imploration à Marie miséricordieuse et réconfortante : Alessandro Scarlatti a écrit cette pièce remarquable en mémoire des victimes d'un tremblement de terre qui a détruit en 1703, plusieurs lieux de cultes à Rome même. Précisément dans le cadre des célébrations de gratitude à la Vierge orchestrées alors par le Cardinal Ottoboni. A la fois ductile et d'une belle cohérence sonore, les chanteurs réunis en 2014 par **Louis Castelain** expriment les vertiges mesurés de la langue scarlatine, assujettie aux canons romains, d'un contrepoint à la fois serré et expressionniste. En cela, l'ultime pièce, *Salve Regina* atteint

un rare point d'équilibre entre précision du geste vocal et déploration expressive. Très convaincant.

CRITIQUE, CD. Alessandro Scarlatti : Messa Clementina (1703); Le Parnasse Français (1 cd **Paraty** 316153, 2014). Enregistré en France, en novembre 2014.

150 ans de Toscanini : premier legs par Sony classical



CD, coffret, annonce. **ARTURO TOSCANINI, 150th Anniversary Edition / The essential recordings, 20 cd RCA red seal / Sony classical.** 2017 marque les 150 ans de la naissance du chef italien légendaire, humaniste convaincu, militant anti nazi, **Arturo Toscanini** (décédé aussi il y a 60 ans, en janvier 1957). Supervisée par les spécialistes de Toscanini, Christopher Dymant

et Harvey Sachs, la sélection opérée par Sony classical pour ce coffret de rééditions d'après les archives de RCA red seal, regroupe quelques unes des perles toscaniniennes, chef inspiré chez les Italiens, Verdi (intégrales d'Otello, avec Ramon Vinay, en 1947 et de Falstaff, avec Giuseppe Valdengo en 1950) et Puccini (intégrale de La Bohème, 1946) et aussi surtout, ses Wagner de New York (magistraux, réalisés en dehors du

Bayreuth nazi) dont le coffret propose des extraits de La Walkyrie (1941) et du Crépuscule des dieux (1936), avec des solistes légendaires tels Helen Traubel, Lauriz Melchior... : immersion fragmentaire d'un chef éminemment lyrique. Mais le coffret de 20 cd offre davantage dont son geste ample, inspiré, toujours très intense et ardent dans des programmes symphoniques, ainsi, ses Haydn (L'Horloge), Mozart (Haffner, Jupiter, ... , 1929-1945 avec le New York Philharmonic), ses Beethoven (Symphonies 4 et 5 avec le NBC, 1939-1951), Schumann, Schubert..., sans omettre sa vive curiosité de l'Orfeo de Gluck (acte II, avec Nan Merriman, 1952)) jusqu'à l'Adagio de Barber, créé en 1938. Contemporains des grands du XXè, Toscanini joue les compositeurs qui l'inspirent : Debussy (La Mer, Iberia, Philadelphia Symphony Orchestra, 1941-1942), Strauss, Sibelius, ou ses cadets tels Ravel, Kodaly (Suite Hary Janos, NBC Symphony Orchestra, 1947), Respighi (Feste romane, NBC Symphony Orchestra, 1941) ... Compilation événement à l'occasion du 150ème anniversaire d'Arturo Toscanini en 2017 (né à Parme, le 25 mars 1867 – mort à Riverdale dans le Bronx à New York, le 16 janvier 1957). Prochaine grande critique développée dans le mg cd dvd livres de classiquenews. CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2017

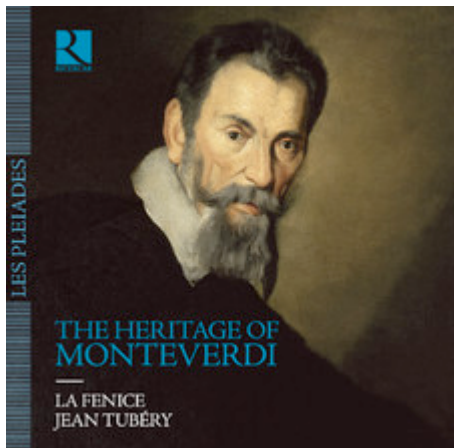


CD, coffret, annonce. ARTURO TOSCANINI, 150th Anniversary Edition / The essential recordings, 20 cd RCA red seal / Sony classical. Livret de présentation en français. Sélection opérée par Christopher Dymont et Harvey Sachs, biographe de Toscani.

☐☐ **LIRE aussi** notre compte rendu critique de la biographie / essai sur Arturo Toscanini par Harvey Sachs, édité par Notes de Nuit, collection « la beauté du geste » (traduit de l'américain, édité en France en novembre 2016):

<http://www.classiquenews.com/livres-compte-rendu-critique-reflexions-sur-toscanini-musique-et-politique-par-harvey-sachs-editions-notes-de-nuit/>

The Heritage of Monteverdi (La Fenice : 1995-2000 – 7 cd Ricercar)



CD, coffret, annonce critique.
MONTEVERDI : The Heritage of Monteverdi. La Fenice, Jean Tubéry (7 cd Ricercar). Avant de défricher des oeuvres plus récentes, L'ensemble La Fenice au tournant des années 1990-2000 s'est taillé une solide réputation grâce à son sens de la ciselure expressive et instrumentale au service

de l'Italie Baroque... A l'époque La Fenice était un ensemble reconnu pour son éloquente articulation des passions du premier baroque, -soit le XVII^e italien ou Seicento, le corniste et pilote de son propre ensemble instrumental, **Jean Tubéry « osait » rétablir Monteverdi dans son époque** en dédiant un cycle entier à « l'héritage du compositeur crémonais » dont chacun après lui, ou dès son contact, ciselait davantage les vertiges sensuels et expressifs de la langue amoureuse, qu'elle soit ivre de langueur ou animé par une férocité jalouse.

Les 7 cd regroupés par Ricercar, regroupant les enregistrements dès 1995 et jusqu'à 2000, recomposent dans son unité l'ensemble de la proposition artistique et interprétative ; ils précisent donc le contexte dans lequel le grand Claudio Monteverdi a façonné son écriture, les genres musicaux qu'il aura révolutionné grâce à une sensibilité au verbe, et au rapport / dialogue note et poésie, uniques à son époque. Ainsi



à ses côtés, dans la fabrique de son atelier à Venise (pour ce qui concerne la dernière période de sa vie et de sa carrière : 1613-1643), ou après lui, se précisent tout autant les profils « modernes » qui ont su recueillir et comprendre son message : **Salomone Rossi, Biagio Marini, Dario Castello, Francesco Cavalli, Alessandro Grandi**, ou encore **Tarquinio Merula** ou **Sigismondo d'India**... de Mantoue à la Sérénissime se précise la trace de Monteverdi à travers les écritures qu'il aura profondément marquées, inspirées, ... Par le répertoire abordé (encore méconnu, révélant des filiations stylistiques oubliées, soulignant la spécificité monteverdienne, dans une constellation artistique étonnamment cohérente), la somme ainsi enregistrée s'avère capitale pour tout amateur ou curieux de sonorités baroques. 7 cd nécessaires comme autant



de jalons d'une saga discographique de référence qui récapitule ce en quoi Monteverdi est bien le génie de son époque : celle du premier Baroque italien (Seicento).

7 cd Ricercar – durée totale : 7h12mn –

RICERCAR RIC 374. L'éditeur Ricercar inaugure par là même sa nouvelle collection de rééditions d'incontournables : « Les

Pléiades » par référence à la collection

littéraire prestigieuse : gageons que cette collection marque elle aussi toute une nouvelle génération de mélomanes, désireux de maîtriser un corpus d'enregistrements fondamentaux. Il n'en fallait pas moins pour célébrer en 2017, l'année Monteverdi, celle de ses 450 ans (le 9 mai 2017 précisément). **CLIC de Classiquenews de février 2017.**

LIRE aussi notre grand [dossier Monteverdi 2017 : les 450 ans](#)

Hommage à Georges Prêtre sur France 2



FRANCE 2. Hommage à Georges Prêtre, Mardi 31 janvier 2017, 00h40. GEORGES PRÊTRE, UN GRAND SEIGNEUR DE LA MUSIQUE. France 2 rend hommage au chef d'orchestre français, Georges Prêtre, décédé le 4 janvier 2017, à l'âge de 92 ans. [LIRE notre dépêche](#)

[Mort de Georges Prêtre](#). Le maestro Georges Prêtre a été choisi par les

musiciens du plus célèbre orchestre du monde, l'Orchestre Philharmonique de Vienne, pour diriger le concert du Nouvel An ; c'était le 1er janvier 2008. Il était alors le premier chef d'orchestre français à avoir eu l'honneur et la chance de diriger ce concert retransmis en mondiovision dans 54 pays. Georges Prêtre était le chef préféré de Francis Poulenc et de Maria Callas, pilotant orchestres, chœurs et solistes de part le monde comme s'il créait, à chaque séance, la partition à jouer : « C'est toujours une première fois... » ainsi précisait-il pour chacune de ses performances. Le souffle et l'urgence qu'il était capable d'insuffler à ses troupes étaient à ce prix : le résultat d'un engagement total au service du compositeur et des chanteurs. C'est pourquoi, Georges Prêtre fut surtout un très grand chef lyrique. Roberto Alagna, nous confie: « Georges Prêtre est une énigme » ! c'est un rare exemple de serviteur de la musique qui fut capable d'électrifier instrumentistes et chanteurs. Son modèle ne cesse d'interroger... Le film déjà diffusé en juillet 2013, tente d'élucider le geste de Prêtre et l'obtention de cette sonorité saisissante par son intensité et sa fièvre ; la caméra conduit le public au cœur de l'art de la direction d'orchestre, selon Georges Prêtre.

Le spectateur suit le maestro à sa table de travail, chez lui dans le Tarn, ou lors de répétitions et au moment du concert à l'opéra Bastille ou à la Musikverein à Vienne ; voici Georges Prêtre au travail, maestro habité, halluciné et aussi selon ses propres mots : « metteur en scène » de la musique et du chant.

En complément pour mieux comprendre le geste d'un chef exemplaire, surtout charismatique, plusieurs témoignages et interventions des musiciens de l'Orchestre National de l'Opéra de Paris, ceux du Philharmonique de Vienne. « Si je ne faisais pas de musique, je serais perdu »... déclare alors Georges Prêtre.



France 2. Hommage à Georges Prêtre, mardi 30 janvier 2017, 00h40. Réalisation : Claire Alby (2008), avec Les musiciens de l'Orchestre National de l'Opéra de Paris

Les musiciens de l'Orchestre Philharmonique de Vienne
Roberto Alagna, ténor – Bertrand de Billy, chef d'orchestre
Durée: 59mn – Rediffusion du 30 juillet 2013.

La musique et la danse (Fayard)

LIVRES, compte rendu critique. Claire Paolacci : Danse et Musique (Editions Fayard). A l'occasion de la thématique 2017 de la Folle Journée, Fayard a la bonne idée de publier une somme fondamentale dédiée à l'une des équations les plus inspirantes pour les compositeurs à travers les siècles : la danse et la musique. En écho au thème de la folle journée qui

se déroule à Nantes du 1er au 5 février 2017 (« le rythme des peuples »), Fayard nous régale en concoctant cette synthèse très argumentée et riche en enseignements (et anecdotes), au cours de l'histoire flamboyante des musiciens ayant écrit de la musique pour la danse : musique de scène et de ballets, musiques chorégraphiées, partitions pour les ballets d'action et la pantomime...C'est aussi, le savant qui se nourrit du populaire quand les musiciens recyclent et transforment le terreau des danses et airs traditionnelles issus de nos campagnes, et transmises oralement au cours des siècles, dans leurs compositions purement musicales. Ainsi dès l'ère baroque et l'émancipation du discours instrumental, la Suite de danses amorcée par Pinel, fixée par Froberger, magnifiés par JS Bach, atteste d'une ampleur nouvelle, permise grâce à la compréhension profonde et originale des mélodies et des rythmes, porteurs de vie. Le langage des instruments se nourrit de l'esprit de la danse.

La vision est large, encyclopédique, et les idées agencées dans l'esprit d'une synthèse qui s'avérera très utile. De la marche, d'esprit conquérant et militaire, au pas de danse le plus élémentaire, sans omettre la très riche littérature musicale pour le bal, ... les réalisations sont nombreuses et diverses, passant de la musique fonctionnelle à la musique abstraite et pure (tel n'est pas le moindre paradoxe du Sacre du printemps de Stravinsky par exemple, et sa grande fortune au concert, comme page purement orchestrale sans déploiement chorégraphique). La danse peut aussi affirmer dans l'élan des patriotismes revendiqués, une forte identité collective. Mais au fil des pages on remarque une nation parmi de nombreuses : la France dont le génie musical et le goût spécifique pour la danse, réalisent l'opéra avec ballets, singularité promise à bien des accomplissements dans le sens de l'oeuvre totale (idée forte reprise par Wagner dans son Ring)...



Tout cela est idéalement présenté, sans plus de développements trop spécialistes, mais toutes les époques et tous les genres sont évoqués avec une intelligence sélective qui s'assortit aussi de nombreuses anecdotes fourmillant d'indices et de détails dans la genèse des oeuvres et l'imprévu des rencontres, – soit une « petite histoire » qui compose voire influence la « grande ». Lecture incontournable.

LIVRES, compte rendu critique. Claire Paolacci : Danse et Musique ([Editions Fayard](#)) – EAN : 9782213702322 – [parution : le 25 janvier 2017](#). 240pages – Format : 120 x 185 mm – Prix indicatif : 15 € – CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2017

Historienne et musicologue, Claire Paolacci est conférencière au Musée de la musique (Philharmonie de Paris) et enseigne à l'Université Paris Sorbonne. Elle poursuit ses recherches sur l'Opéra de Paris et a récemment publié *Les Danseurs mythiques* (éd. Ellipses, 2015).

**PARIS, recréation de
STRATONICE de Méhul**



PARIS, 21 janvier – 21 février 2017. Méhul : Stratonice. Les Emportés. En dehors du Chant du départ, dont on ignore en général l'auteur, le nom d'**Etienne Nicolas Méhul** est aujourd'hui oublié et à tout le moins mésestimé. Seules ses Symphonies sont encore jouées occasionnellement (grâce à [Bruno Procopio](#), [chef nerveux charismatique](#) et [plutôt](#)

[convaincant dans la Symphonie n°1, recréée à Rio de Janeiro le 7 octobre 2016 dernier](#)) tandis que sa production lyrique est souvent uniquement résumée à l'Ouverture du jeune Henri et à Joseph. Récemment [Adrien](#), puis [Uthal](#), opéra en un acte, épure efficace, en sa couleur grave et sombre (pas de violons) a été enregistré... mais la défaveur dont a souffert Méhul ne date pas d'aujourd'hui: Berlioz, en 1852, la déplorait déjà. Né à Givet en 1763, Méhul est pourtant un musicien, compositeur et pédagogue majeur de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle, dont les plus grands succès – Stratonice en particulier – sont restés au répertoire de l'Opéra-Comique pendant plus de cinquante ans.

Arrivé à Paris en 1779 pour compléter sa formation, le jeune Méhul est présenté à Gluck qui l'encourage à se tourner vers la musique lyrique. Suivant les conseils de l'auteur d'Orphée et Eurydice, il fait ses début à l'Opéra-Comique en 1790 avec Euphrosine et Coradin, ou le Tyran corrigé. Cette oeuvre, qui le fait connaître auprès du public parisien, est le premier des trente-cinq ouvrages dramatiques qu'il écrit avec passion et engagement entre le début de la Révolution et sa mort en 1817.



D'un point de vue musical, la décennie révolutionnaire est sans doute la période la plus féconde au sein du catalogue. En dehors des hymnes et chants patriotiques qui exaltent l'ardeur des révolutionnaires, Méhul compose *Stratonice* (1792), *Le Jeune sage et le vieux fou* (1793), *La Caverne* (1793), *Ariodant* (1799) ou encore *L'Irato, ou l'Emporté* (1801), pour ne citer que les oeuvres les plus célèbres. A la création du Conservatoire de musique en 1795, il est nommé Inspecteur de la musique au côtés de Cherubini, Le Sueur, Grétry et Gossec. Cette fonction prestigieuse ainsi que sa nomination comme membre de l'Institut dès la création de l'Institution est symptomatique de l'importance, de la célébrité et de la réputation qu'il a acquis.

Régénérer l'exemple de Gluck

Alors que les sujets d'opéra-comique sont traditionnellement extraits de la vie quotidienne, Méhul introduit pour la première fois à l'Opéra-Comique une éloquence plus tragique avec *Euphrosine et Coradin*. Méhul y outrepassa le pathétisme des oeuvres de Dalayrac ou Monsigny créées à la fin de l'Ancien Régime. Puis, avec *Stratonice*, il acclimate le souffle nerveux et spectaculaire des Tragédies lyriques de Gluck, rompant avec celle des comédies mêlées d'ariettes de ses aînés. **Stratonice**, sous-titrée « Comédie Héroïque » (et non pas « opéra-comique » comme le voulait la tradition d'alors), s'affirme par son originalité comme l'un des chaînons manquant entre le classicisme des oeuvres de Gluck et le romantisme de celles de Berlioz.



La comédie héroïque Stratonice, comme [Uthal](#), est en un acte ; sur un livret de François-Benoît Hoffmann, créée au Théâtre Favart le 3 mai 1792, l'ouvrage est représenté pas moins de vingt-trois fois l'année de sa création. Stratonice est l'un des opéras-comiques de Méhul les plus représentés du vivant du compositeur. **À 28 ans, Méhul s'affirme en maître de l'opéra**

romantique français. Dès le 6 juin (sur les planches du Théâtre du Vaudeville), il est parodié dans une oeuvre à charge qui en comprend néanmoins le génie dramatique. Ainsi sont épinglées les oeuvres d'importance dont le public et le milieu musical ressent l'intelligence. Dans un style classique, limpide et direct, le librettiste Hoffmann, met en scène le secret amour d'Antiochus, fils de Séleucus, roi de Syrie, pour la belle Stratonice, princesse grecque pourtant promise à Séleucus. Heureusement, lorsque le roi prend conscience du mal qui dévore son fils, – grâce au médecin Erasistrate, il lui rend celle que son cœur a choisi et les deux jeunes gens, Antiochus et Stratonice, le Syrien et la grecque peuvent se marier. Sur la scène du Théâtre Favart, la fable antique, pathétique, héroïque et amoureuse séduit immédiatement le public et les autorités, puisque Stratonice est reprise à l'Opéra, première scène nationale le 20 mars 1821 avec des *récitatifs mis en musique par le neveu de Méhul*

et premier prix de Rome en 1809, Louis Daussoigne-Méhul, dans des décors de Cicéri et Daguerre.



Méhul excelle dans l'expression des souffrances individuelles (air d'Antiochus « Insensé, je forme des souhaits », où il avoue avec tendresse son amour caché pour le belle hellène) et l'exposition simultanée des individualités désirantes (sublime quatuor où l'orchestre grâce à un contrepoint raffiné

double chaque ambition croisée). Comédie héroïque, opéra-comique, Stratonice par ses couleurs émotionnelles nouvelles, où perce la vérité du sentiment, prépare directement au grand opéra romantique français, en particulier celui de Berlioz qui, admiratif de Méhul, s'enorgueillit de connaître Stratonice par coeur (chapitre XIII des Mémoires). La durée courte comme la construction resserrée du drame, ses registres poétiques entre sentiment (opéra-comique) et tragique (grand opéra) font sa réussite. La justesse des portraits individuels (le père qui renonce, en une vieillesse assombrie et réaliste), la souffrance préalable des deux jeunes gens amoureux, l'absence d'emphase comme la grande sincérité des confessions alternées, font un ouvrage prenant, d'une évidente teinte mélancolique. Comme le précise très justement le metteur en scène **Benjamin Pintiaux** à propos de la recherche de vérité psychologique : Stratonice est « *un opéra sur la soumission, la succession et la vieillesse ; une pièce bâtie, enfin, sur la nécessité de la parole, de l'aveu et sur la difficulté de l'expression des sentiments. Ici, puisqu'en fouillant les âmes un hymen finalement se déclare, un roi se meurt.* »

[**RESERVEZ VOTRE PLACE**](#)

Méhul : Stratonice
Comédie héroïque en un acte
Livret de François Benoît Hoffman
[**PARIS, Théâtre Le Passage vers les étoiles**](#)
[**Les 21 janvier, 4, 18, 21 février 2017 à 16h**](#)



Avec Alice Lestang
David Tricou
Fabien Hyon
Fabrice Alibert

Les Emportés (Maxime Margollé, directeur artistique)
Thomas Tacquet, direction musicale
Benjamin Pintiaux, mise en scène

[**RESERVATIONS**](#)

[**Tarifs réduits**](#)

APPROFONDIR

MEHUL 2017

LIRE notre entretien avec Adélaïde de Place à propos de sa biographie Méhul :

<http://www.classiquenews.com/etienne-nicolas-mehul-dadelaide-de-place-aux-editions-bleu-nuit/> (2006)

ADRIEN de Méhul (1799), annonce du concert de recreation à Budapest (juin 2012)

<http://www.classiquenews.com/mhul-adrien-1799-recreationbudapest-palace-of-arts-mardi-26-juin-2012-19h30/>

ADRIEN de Méhul – Compte rendu critique du cd (2012)

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-mehul-adrien-gyorgy-vashegyi-2012-2-cd-palazzetto-bru-zane/>

Symphonie n°1 en sol mineur de Méhul (1808) par Bruno Procopio – annonce et présentation : Rio de Janeiro, le 7 octobre 2016

<http://www.classiquenews.com/rio-de-janeiro-bruno-procopio-dirige-baroques-et-romantiques-francais/>

LIRE notre [compte rendu critique du cd Uthal de Méhul](#)

Illustrations : portraits de Méhul, La maladie d'Antiochus par Ingres (DR)